

CHASSONS LES CHASSEURS !

Frédéric Jésus

La nuit tombe doucement sur la clairière, comme elle le fait toujours à la même heure, ou à peu près.

- « Encore heureux qu'elle tombe doucement ! Sinon, elle finirait par se faire mal ! », commente Major en affichant sous son groin un petit sourire qui court, le long de ses babines, d'une défense à l'autre. Tous les soirs à la même heure, ou à peu près, Major sort la même blague et chacun, autour de lui, fait semblant de la trouver drôle. Il ajoute alors :

- « Enfin, tant qu'elle ne vient pas nous écraser le dos ou les sabots ! Ni entraîner dans sa chute la lune et les étoiles ! » Sans toujours comprendre cette étrange poésie, chacun se fait un devoir de rigoler plus fort encore. Plus fort que cet ennui qui les réunit et qui les envahit. Ou plus fort que la peur, parfois.

Major – c'est son nom, ou plutôt le surnom qu'il se donne ; en fait il s'appelle Georges – Major est le plus vieux et le plus gros des sangliers de la horde. Il efface son sourire derrière un air satisfait mais fatigué, tire encore quelques bouffées de son cigare puis en écrase le mégot sur une pierre plate posée tout près, entre deux champignons. Après quoi, il redresse le front, plisse ses petits yeux et considère le cercle que les vieux mâles et les vieilles femelles ont formé autour de lui sous le vaste ramage d'un chêne plus que centenaire. On sait qu'il va encore parler, alors on se tait. Certains, déjà bien usés par la vie et par les va-et-vient de la journée, luttent contre le sommeil. Ils craignent surtout, s'ils s'endorment, que soit décidée sans eux une nouvelle nuit de cavalcades. A quoi bon, se disent-ils, courir encore ?

Le silence s'installe donc, et se prolonge, entre les vénérables patriarches ainsi vautrés. Pendant ce temps, un peu plus loin dans la clairière, les plus jeunes s'agitent et discutent, claquant des dents avec des bruits de noisettes que l'on éclate. Contemplant ce bruyant spectacle qu'ils n'approuvent qu'à moitié, ou moins encore, les vieux sangliers ne peuvent s'empêcher, avec l'air entendu de ceux qui savent, de hocher leurs lourdes hures et leur bajoues tapissées de poils grisonnants. Ces poils que les humains appellent des « soies » – quelle étonnante délicatesse, quand on y songe ! Et dont ils aiment, paraît-il, faire de belles brosses – mais est-ce une raison pour s'en prendre comme ils le font à ces nobles animaux que sont les sangliers, pour ne voir en eux que de la viande sur pattes ? Non, bien sûr, et cette chasse permanente que leur font les hommes avec leurs gros fusils est le principal motif des récriminations qui, chaque soir, excitent les jeunes adultes.

Pendant que les parents se contentent de la sorte de rouspéter entre eux par petits groupes, leurs grands fils et leurs grandes filles, quant à eux, piétinent en tous sens la clairière et la proche prairie. Le sabot agressif, la queue dressée d'exaspération, ils grognent et reniflent, ils activent leurs solides défenses, ici pour retourner une souche vermoulue, là pour écorcher le tronc d'innocents sapins. Les pères assistent de loin à ces manifestations brouillonnes de colère et de révolte qu'ils comprennent mais que, pour la forme, ils font mine de réprimander. A l'abri sous les fougères, les marcssins observent aussi la scène avec le plus grand intérêt. Ils se consultent du regard, jettent un œil vers leurs mères dans l'espoir d'échapper à leur surveillance et de rejoindre le charivari de leurs aînés.

Le courage de ces mères, que les humains appellent des « laies » – quel manque de délicatesse, quand on y songe ! –, est légendaire dès que leurs marcassins sont menacés. Les plus expérimentées d'entre elles ont aussi des talents reconnus de meneuses de horde. Et ces laies sont nombreuses à se désespérer que nul, mâle ou femelle, ne passe jamais vraiment à l'action pour débarrasser la forêt une bonne fois pour toutes de ses maudits chasseurs. Qu'il s'agisse de ceux qui viennent à pied du village, en formation de commando, entourés de leurs chiens et guidés par le maire, le plus cruel de tous, le « Gros Marcel » comme ils l'appellent. Ou de ceux aussi, arrivant de la ville, qui déboulent le dimanche matin avec leurs grosses voitures aux coffres remplis d'armes modernes, de casse-croûtes et de bouteilles.

L'idée ainsi ruminée par les jeunes femelles qu'il serait temps d'en découdre avec ces bandes de chasseurs, les vieux mâles ne sont pas loin de la partager. Eux qui n'en ont pourtant pas fait beaucoup plus à l'époque où ils auraient eu l'âge et la force de le faire. Et qui sont maintenant tout prêts à en discuter chaque soir sans fin. Mais en vain.

Or ce n'est pas tout. Quand la nuit s'installe pour de bon, de nombreux témoins s'approchent pour contempler la scène, écouter les conciliabules des sangliers en ébullition. Ce sont parfois, simplement, d'autres sangliers venus d'autres hordes et informés par la rumeur. Mais ce sont surtout les autres animaux de la forêt qui, se sentant concernés, viennent tendre le museau ou le bec, et l'oreille. Bien cachés derrière les branchages ou sous les feuillages, ils ne perdent pas une miette de ce qui se passe et se dit dans la clairière. Voici les lièvres, les chevreuils, les cerfs, les coqs sauvages, les faisans et tant d'autres. Concernés, oui ils le sont, oh combien ! Ils savent tous à leurs dépens ce que coûtent en leurs rangs les attaques meurtrières des bipèdes carnivores. Et que dire des fourmis, des limaces, des papillons et des abeilles, en moyenne forme depuis que ces mêmes bipèdes empoisonnent leur terre et leurs fleurs avec toute leur chimie ? Oui, les insectes sont là aussi, invisibles dans la pénombre, mais encore bien en nombre. Il y a deux jeunes lynx, enfin, plus à distance, mais toujours intéressés de savoir ce qui se passe dans les parages. Et même, paraît-il, un chacal doré.

Comme Major n'a pas encore repris la parole, les vieux et les vieilles autour de lui finissent par se livrer à leurs habituels chuchotis. Ils en sont, comme toujours, à se demander s'il vaut mieux se défendre des chasseurs ou bien carrément les chasser, comme ils l'entendent dire par les plus jeunes. Major, dans son coin, se dit qu'on pourrait même songer à se venger d'eux, prendre le contrôle de leurs villages et de leurs villes, faire des saucissons et des pâtés avec la tendre chair de leurs enfants... ; Georges-Major est un poète.

Quoiqu'il en soit, personne n'a de véritable piste pour agir. On se met alors, une fois de plus, à évoquer la question des chiens, ces anciens loups devenus si proches des hommes qu'ils les aident même à chasser ! Mais que savent-ils faire d'autre, ces médiocres, à part ramener la baballe ? De quel côté sont-ils vraiment : celui des animaux ou celui des hommes ? Pourrait-on quand même essayer de faire d'eux des agents doubles, infiltrés chez l'ennemi depuis le fond de leurs niches ? Monter un complot avec leur aide ? Des doutes s'expriment, toujours les mêmes. Un vieux sanglier évoque la fameuse fable du chien et du loup. On rappelle qu'être chien c'est être attaché, au moins à

sa gamelle et à sa niche, et au pire par une chaîne. En résumé : on n’y croit guère, on ne peut pas vraiment compter sur des animaux si soumis et apparemment si satisfaits de l’être.

Depuis quelques soirs, une pie se plaît à rôder autour de Major et de sa bande de vieux. Elle aime venir, en voletant, chiper leurs épis de maïs. Et leurs propos, aussi, qui la font rire et réfléchir, puis rire encore tant ils se répètent. Elle leur explique ce soir qu’elle a souvent vu le Gros Marcel attendre d’être seul pour sortir des papiers de sa poche et les consulter en douce avant de les y refourrer aussitôt. Il semble y attacher une grande importance, et la pie explique que ce serait pour elle un jeu d’enfant – d’enfant pie, bien sûr – que d’aller les dérober.

- « Mais nous ne savons pas lire ! », objecte une vieille laie, tout en tirant sur sa pipe.

- « Eh bien les chiens, justement ! Eux le savent peut-être, à force ! », lui répond-on.

- « Je ne crois pas », reprend la pie. « Je les ai bien observés, dans la cour des fermes, et en ville, depuis le rebord des fenêtres. Même entourés de livres, les chiens ne lisent pas. Mais les chats... c’est autre chose... Ils sont loin d’être des tigres, mais eux aussi chassent. Les souris, les mulots. Et ils chassent seuls, la nuit, sans l’aide de personne. Après quoi ils rentrent à l’aube et viennent se glisser derrière les épaules des humains. Ils écoutent leurs bavardages, surveillent leurs lectures. Mais ils ne leur appartiennent pas pour autant. Alors les chats, peut-être ?... »

- « N’oublions pas les perroquets », signale-t-on quelque part. « Ceux-là parlent même leur langage. Mais ils ne sont pas assez nombreux pour monter un coup avec nous. Et surtout, ils ne sortent jamais de leurs cages ! »

- « Alors n’oublions pas les geais non plus ! », reprend quelqu’un. « Ils sont partout où il y a des chênes, ils partagent nos glands, ce sont des malins. Ils savent imiter tous les langages et ce sont de bons guetteurs aussi. Ils sauront donner l’alarme en cas de danger. »

- « Oui, et ils la donneront aux hommes, aussi », fait remarquer la pie. « Il faudrait plutôt qu’ils cessent de voler nos œufs dans nos nids ».

- « On votera plus tard ! », s’exclame un vieux qui se dit fatigué de toutes ces discussions.

- « Et les ânes, crénom de nom ! », proteste un autre vieux. « Ce sont eux que vous oubliez ! Ils sont solides et têtus face aux hommes, et ils savent leur donner des coups de sabot. L’un d’entre eux, du nom de Cadichon, a même écrit ses mémoires dans leur langue ! »

Le brouhaha commence à monter. Aussi Major se sent-il tenu de prendre enfin la parole. Il frotte bruyamment ce qu’il reste de ses canines du haut contre ses défenses jaunies, claque de la queue dans la boue où il s’est accroupi, grogne un peu, bref : le silence finit par se refaire autour de lui. Alors, pour la millième fois peut-être, Major se met à évoquer cet autre Georges que lui, un certain George Orwell qui a jadis écrit un excellent et méchant petit livre intitulé *La ferme des animaux*. Un livre qui raconte comment des cochons peuvent prendre le pouvoir sur les hommes, ou sur certains d’entre eux.

- « Oui, et prendre ensuite le pouvoir sur tous les autres animaux de la ferme », ne manque-t-on pas de lui faire remarquer. « Pour finir par se comporter avec eux aussi mal que les hommes. »

- « Vous vous trompez », répond Major. « Les cochons d’Orwell avaient annoncé dès le début de leur insurrection que *‘ l’ennemi, c’est ce qui marche sur deux jambes ; les amis, tous ceux qui marchent à quatre pattes ou qui battent des ailes ‘* »

- « Et l’un d’entre eux, vite éliminé, avait aussi dit, d’après ton Orwell, que *‘ dans le combat à livrer contre l’homme, il faut absolument éviter de lui ressembler ‘* »

- « Bien sûr », rétorque Major, « bien sûr qu'il nous faut agir avec tous les animaux de la forêt, et pas contre eux. D'ailleurs, la forêt ce n'est pas la ferme. Chacun va où il veut. Cette histoire montre simplement que quand les cochons veulent... »

- « ... ils peuvent ! », complète-t-on de partout en éclatant de rire.

- « *Yes we can* ! On a déjà entendu ça ! », et là ce sont quelques jeunes sangliers qui en rajoutent. Venus pointer leurs jeunes écoutes et leurs jeunes défenses au bord du cercle des patriarches, ils reniflent à qui mieux-mieux et s'esclaffent à leur tour.

- « Riez, riez ! », conclut Major, « mais n'oubliez pas que nous autres sangliers sommes des cochons sauvages, beaucoup plus expérimentés en toutes choses que les cochons d'élevage. Sans souci de ferme à gérer en cas de prise de pouvoir. Quand eux sont enfermés dans des *box*, nous avons pour nous tout l'espace ! »

- « Oui, mais seulement celui que nous laissent les chasseurs ! », et les rires se mêlent maintenant à de vieux chants révolutionnaires qu'entonnent une quinzaine de mâchoires à moitié édentées. Des chants dont les couplets célèbrent l'égalité entre les sangliers, entre les sangliers et les autres animaux, et dont le refrain dénonce l'absence d'égalité entre le chasseur et sa proie. Il y a aussi une chanson qui dit que « *fuir pour survivre, ce n'est pas une vie* ».

Après quoi, comme tous les soirs, on se dépêche de penser à autre chose. Les vieux se lèvent lentement et rejoignent les jeunes au milieu de la clairière. Tous âges confondus, la horde bougonnante cesse ses bavardages et ses gesticulations, se congratule du groin et décide de passer la nuit sur place – à la grande satisfaction des anciens. Puis chacun part dans les proches lisières de la forêt se goinfrer de glands et de champignons et chercher, si possible dans la boue creusée par les sabots des jeunes, une bauge où s'en aller dormir.

Et chaque soir, chaque nuit, il en va de même. Parfois la horde se déplace, par groupes de dix, ou la centaine toute ensemble, mais les ruminations restent les mêmes. On en veut à ces hommes qui, jadis, ont glorifié les sangliers, en ont fait les emblèmes – mais aussi la nourriture ! – des dieux, des héros, des princes et des rois. A ces hommes qui les ont ensuite repoussés de leurs champs tout en les laissant peupler les forêts, en les y encourageant même. A ces hommes hypocrites qui les trouvent à présent trop nombreux, qui redoutent leurs virées nocturnes, qui dénoncent leurs saccages de potagers dans les villages, leurs furetages suspects aux entrées de villes. Qui les dénigrent en permanence, les disent sots et diaboliques, ne veulent pas voir combien ils sont pourtant futés et farceurs, habiles à se cacher et à brouiller les pistes, excellents nageurs qui plus est. Et qui envoient maintenant des chasseurs, aidés de chiens serviles, les traquer, organiser de cruelles battues et les abattre dans les fourrés avec leurs fusils à gros calibres. C'est pourquoi, de ces mêmes fourrés, on entend depuis quelques temps monter la colère et gronder une vague de slogans qui se résument ainsi : « *Chassons les chasseurs !* ». Du moins les pires d'entre eux, comme le Gros Marcel et sa bande qui se croient tout permis dès qu'ils ont une arme à la main.

A ces projets-là, on comprend que les cerfs et les lièvres de passage, et quelques autres encore, viennent tendre l'oreille. Même les troupeaux de chevreuils, d'habitude toujours sur le qui-vive, ne s'effarouchent plus de ces rumeurs guerrières. Oui, c'est pourquoi aussi tous les habitants de la forêt se rassemblent dans les recoins de la clairière et reprennent doucement, puis de plus en plus fort, les chants et les slogans des sangliers. Mais, nuit après nuit et jour après jour, rien d'autre ne se passe et rien d'utile ne se décide.

* * *

Jusqu'à ce soir de printemps où, surgissant de derrière le tronc du grand chêne sous lequel se tenaient tout à l'heure les vieux et les vieilles, le grand tétras en personne fait son apparition. Le grand tétras ! Le si rare, si mystérieux, si solitaire et si imprévisible coq de bruyère. Si rare : tous croyaient qu'il avait définitivement disparu de ces contrées. Si mystérieux : à sa vue, Major lui-même ne peut réprimer un frisson. Si solitaire : ce polygame notoire ne se déplace jamais en couple. Si imprévisible enfin, en cette clairière bien peuplée vers le centre de laquelle, lui pourtant réputé pour son goût du calme, il se dirige en majesté, déployant sa queue en éventail. Que leur vaut donc l'honneur de sa visite ?

Les jeunes sangliers qui vadrouillaient encore viennent faire cercle autour de lui. Ce qui est tout neuf est tout beau à leurs yeux. Les marçassins suivent leurs mères qui se faufilent entre les bruyères et s'approchent à leur tour. Derrière elles, les mâles, méfiants, s'avancent et, derrière eux encore, les vieilles et les vieux, bien que déjà à moitié assoupis, renoncent au sommeil et quittent leurs bauges. Aux lisières de la clairière, toujours dissimulés, les autres animaux de la forêt sont aussi en éveil.

- « Bonsoir à tous et toutes, petits et grands », commence le grand tétras en s'éclaircissant la voix. « Je vous écoute et vous regarde depuis plusieurs soirs, et ceux-ci s'allongent avec le printemps. Votre impuissance est bien bruyante. Son écho est venu me perturber au fin fond de la forêt. Alors j'ai fini par y laisser mes poules pour venir examiner de plus près votre charivari. J'ai pris perchoir sur le grand chêne et, de là, j'ai écouté la vieillesse – que de mots ! –, j'ai aperçu la jeunesse – que de gesticulations ! – et j'ai observé les laies – que de soupirs ! Autant vous dire tout de suite que je partage votre cause. Je viens même la rejoindre. Mais autant vous dire aussi que je ne comprends pas comment vous faites pour ne rien faire à ce point ! »

Protestations des vieux, approbations des jeunes.

- « Comprenez-moi bien. Je ne critique personne. Mais je vais vous expliquer ma façon de voir les choses avec les humains en général, et avec les chasseurs en particulier. Après quoi je vous dirai ce que je vous propose. Ensuite vous déciderez tous ensemble, si vous en êtes capables. »

Nouveaux remous dans l'assistance, et attention redoublée là-bas sous les branchages. Le grand tétras reste impassible, et reprend, l'air songeur.

- « Très jeune oisillon, j'ai commencé par manger des insectes, blotti contre ma mère avec mes frères et sœurs. Après quoi nous nous sommes ébroués, nous avons quitté ce doux abri et chacun est parti à la découverte des baies et des bourgeons, des aiguilles de sapin en hiver. Devenu adulte, et comme tous mes semblables, je m'en suis tenu à ce régime. Je prétends devant vous que les humains aussi pourraient renoncer à tuer et manger des animaux et ne se nourrir que de plantes, s'ils le voulaient. »

- « Mais on ne dirait pas qu'ils le veulent ! », grince Major. « Les efforts, ce n'est pas leur fort. Tandis que nous, quand nous voulons... »

- « Oui, vous pouvez, je sais, je vous entends assez le dire ! Mais encore ? Que pouvez-vous vraiment, d'ailleurs, au-delà de vos fables, de vos romans et de vos chants ? Quelles sont vos vraies armes face à ceux qui veulent juste vous trucider et vous manger ? Réfléchissez-bien à ceci : les humains ont commencé par chasser nos propres prédateurs avant de se mettre à nous chasser nous-mêmes. Moi, par exemple, je n'ai plus peur de ces loups et de ces lynx qui nous ont si longtemps croqués depuis que les pièges et les battues des hommes ont réussi à tous les éliminer. Ou presque : j'en ai vu deux ou trois, des miraculés sans doute, rôder pas très loin d'ici. Mais non, les lynx et les loups – et même les renards, que leur fameuse ruse protège encore – ne sont plus ceux que je crains. Ceux que je redoute, ce sont d'abord les hommes. Ce sont eux aujourd'hui nos vrais prédateurs. Plus vicieux que tous les autres, plus redoutables aussi. Les as de la destruction ! Après avoir dévasté la forêt et ses alentours, ils en ont fait une réserve de chasse, ils nous y ont attirés, nous y ont parfois nourris, pour mieux nous dégommer ensuite. Nous « prélever », comme ils disent. Avec des « autorisations administratives », comme ils disent à propos de certains de leurs papiers. Demandez donc au maire, le Gros Marcel, lui qui s'y connaît si bien en papiers ! Ils ont tué tellement des miens que, dans un autre de ces papiers, ils m'ont parait-il déclaré un beau jour « espèce protégée ». C'est-à-dire : « espèce à massacrer un peu moins ». C'est une exception : en général, c'est plutôt « massacrer un peu plus »... Vous, les sangliers, on vous dit même « espèce nuisible », on vous dit trop nombreux, on vous fait une vraie guerre. Ah oui, les chasseurs se sont donné le beau rôle avec vous ! Et, en attendant qu'ils vous aient tous exterminés, transformés en grillades ou en ragouts, on donne des sous aux agriculteurs quand vous piétinez leurs champs. En tout cas, pour nous les tétras, rien n'y a fait. Les chasseurs ont pris leurs fusils, ils ont déchiré en mille morceaux tous les documents qui nous disaient « espèce protégée », et ils sont plus que jamais revenus à nos trousses. Je suis l'un des rares survivants de mon espèce en cette forêt. Et c'est la même chose dans beaucoup d'autres forêts. Vous savez maintenant pourquoi je rejoins votre cause. »

A ces mots, sangliers et autres habitants de la forêt, tous de concert, sincèrement solidaires, vibrent d'émotion. Certains en appellent à la revanche. Le grand coq, lui, en appelle d'abord au calme.

- « Ecoutez-moi ! », tempère-t-il. « De quelle revanche parlez-vous ? De qui sur qui, et surtout : comment ? Cette nuit, je me suis glissé par-dessous le moteur de la vieille camionnette du père du Gros Marcel. Il y a là des tuyaux et des réservoirs. J'ai débranché les tuyaux avec mon bec, et dans tous les réservoirs j'ai lâché ma fiente. Puis j'ai remis les tuyaux en place. Je voulais savoir. Et j'ai su. Ce matin, la camionnette est tombée en panne au bout de quelques kilomètres. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est déjà quelque chose. Dans la camionnette, il y avait cinq moutons prêts à être menés à l'abattoir, vous savez ces endroits où on tue les animaux à l'abri des regards. C'était donc là une toute petite revanche, et un peu plus encore, pour les moutons et pour moi. Mais il nous faut voir plus grand. Prévoir un flot de revanches, massives ou minuscules peu importe. Et surtout : il faut lancer ce flot en jet continu sur les humains les plus « nuisibles », comme ils disent, et donc d'abord sur les chasseurs et leurs familles. Un flot que chacun d'entre nous alimentera selon ses capacités et son inspiration. Croyez-moi, l'espèce des bipèdes est bien et même très bien organisée, mais c'est justement cet excès d'organisation qui la rend fragile. Une voiture en panne, une coupure d'électricité, une maladie ou une blessure, que sais-je encore, et c'est pour eux la panique à bord ! Il faut donc les harceler, du matin au soir, la nuit aussi, et en tous lieux. Que les signes d'hostilité leur viennent de partout et tout le temps, qu'ils finissent par ne plus savoir où donner de la tête. A force que nous leur menions une foule de petites guerres, vous verrez qu'ils seront bien obligés de nous fichier une grande paix ! »

Un grand silence suit cette proposition. Mieux encore qu'au refus de la peur et de la résignation, c'est à une véritable stratégie de reconquête que les invite le valeureux rescapé. Soudain, on ne vibre plus. On tremble. De conviction et d'impatience. Des voix s'élèvent et se croisent. « Oui, c'est cela qu'il faut faire ! Plus d'hésitation ! Il faut agir pour de bon ! Nous avons attendu trop longtemps ! Etc. » Tout le monde est partant. Les sangliers grognent d'enthousiasme. Les autres animaux quittent leurs cachettes et viennent se mêler à eux. Il y a même des blaireaux et des fouines, des écureuils. Et, la nuit étant venue, peut-être aussi des taupes. Même les renards, qui s'étaient jusqu'à présent fièrement tenus à l'écart en estimant qu'ils n'avaient besoin de personne pour se débrouiller dans la vie, décident en ricanant de se joindre au mouvement.

Major se faufile entre les siens pour accéder au milieu de la clairière et se fraye un chemin jusqu'au grand tétras. Il a enfin compris ce qui se passe et, plus encore, ce qui pourrait enfin se passer. Et, d'une voix plus ferme que d'habitude, il demande le silence.

- « OK ! Bravo et merci, les amis ! », s'enthousiasme-t-il. « Alors voilà, je suggère que chacun dise dès maintenant ce qu'il prévoit de faire dès demain. Et que ceux qui n'ont pas encore d'idée y réfléchissent pendant la nuit. »

- « Que chacun songe aussi à aller souffler l'idée de la révolte aux autres animaux, et pour commencer à nos frères et sœurs que l'on dit domestiques », ajoute le grand tétras. « Et rendez-vous demain soir pour faire le point tous ensemble ! »

- « Je prends donc les idées, qui commence ? », demande Major à ses côtés.

Les plus jeunes, toutes espèces confondues, se pressent autour d'eux en vociférant. Des idées, ils en ont, et depuis longtemps ! Les autres s'éloignent par petits groupes, discutant entre eux avec des allures de comploteurs. Pour sûr, on ne va pas beaucoup dormir, cette nuit.

* * *

Non, on ne dort guère chez les animaux de la forêt. Mais dans tous les coins on cogite, on s'organise. Et voici donc, dès l'aube du lendemain – qui se trouve être un dimanche, ce jour maudit qui va voir aussi les chasseurs de la ville débarquer de leurs grosses berlines –, voici donc à peu près ce qui se passe. La liste des initiatives ici relatée ne saurait être complète. Mais nul doute que, lorsqu'elle sera dressée ce soir lors du rendez-vous suggéré par le grand tétras, elle sera suffisamment encourageante pour fournir de nouvelles idées aux participants. Et pour leur donner envie de l'allonger encore.

Juste après le lever du soleil, les écureuils et les oiseaux sont les premiers à passer à l'attaque. C'est le printemps, et ils assiègent en masse les arbres fruitiers des vergers plantés autour du village. Ils en arrachent méticuleusement tous les bourgeons et les jettent à terre. Il n'y aura pas de fruits cet été.

Un peu plus tard, à l'heure du petit-déjeuner, les fourmis, en longues et larges colonnes, font irruption dans les maisons du village. Elles foncent vers les cuisines et s'en prennent aux tartines, au beurre, aux *corn-flakes*, aux pots de confiture. Pour ces derniers, elles sont assistées par des nuages de mouches qui s'enivrent de sucre puis envahissent toutes les autres pièces, chambres à coucher et salles de bain en particulier. La panique commence à gagner les familles encore ensommeillées.

D'autant que des nuages de guêpes et d'abeilles, aux nerfs déréglés par les pesticides des champs, se mettent à piquer furieusement quiconque veut se saisir, sur les étagères, des bombes insecticides achetées au supermarché. Avant de s'intéresser, à leur tour, aux victuailles – il faut cependant déplorer quelques noyades dans les bols de chocolat chaud. La panique des humains est telle aussi que l'on pense bien trop tard à fermer les fenêtres. Dès lors, les insectes sont partout. Les fourmis sont les pires : se glissant sous les portes, on ne sait pas ce qu'elles veulent mais elles, elles semblent le savoir et rien ne les arrête.

Pendant ce temps, une alliance inédite de couleuvres, de vipères, de renards et de busards pénètre dans les étables et les écuries et affole suffisamment vaches et chevaux pour que tous cherchent à s'enfuir. Les vaches sont aidées en cela par de petits groupes de sangliers venus en explorateurs défoncer les portes de leurs étables – les chevaux se chargeant seuls, sabots avant et sabots arrière, de mettre en pièces celles des écuries. Les uns et les autres s'éparpillent en tous sens et, encore terrorisés, s'en vont déposer bouses, crottins, urine devant les portes des logis et sur les potagers.

Ceci fait, les mêmes renards, experts en la matière, vont arracher les grillages des poulaillers. Ils en libèrent les poules par douzaines de dizaines. Ils s'abstiennent pour une fois de les égorger, au lieu de quoi ils font de leurs œufs de vastes omelettes, bien glissantes sous les bottes de qui aurait encore espéré les récupérer et les sauver du désastre. Pendant ce temps, et après avoir un peu hésité, les dindons, les canards et les oies se décident à profiter eux aussi des trous dans le grillage et de ces invitations à prendre leur liberté. Les renards, satisfaits du travail accompli, lèchent un peu d'omelette avant de s'éclipser à leur tour, en de grands bonds joyeux, vers les sous-bois. Un peu partout, les poules s'en vont chercher d'autres graines.

A ce spectacle, les chiens aboient de désarroi. Ils ne savent plus s'ils doivent aider leurs maîtres, ou bien sauver leur peau. Ils sortent de leurs niches, les plus costauds rompent leurs chaînes. Ceux qui dorment dans les maisons ignorent ce qui se passe dehors mais ils aboient aussi, par principe, et s'enfuient par la première issue venue. Ils courent en tous sens mais se rassemblent en meutes dès que, soudain, ils aperçoivent de grosses cohortes de sangliers s'approcher en masse.

Les sangliers n'ont pas beaucoup d'imagination, mais ils sont efficaces. Tant que les hommes ne viennent pas à leur rencontre, le fusil à la main, ils s'en vont piétiner tout ce qu'ils peuvent, surtout si c'est cultivé. Après quoi ils s'en prennent aux voitures stationnées dans les rues du village. Ils les malmènent à grands coups de défenses, les renversent parfois.

Quant aux autres véhicules, tous ceux – motos et tracteurs compris – qui se croient à l'abri dans leurs cours et leurs garages ouverts, les talents de saboteurs ne manquent pas pour s'occuper d'eux. Des lièvres passent sous les capots pour arracher les durites et sectionner les câbles électriques pendant que des castors enfournent des mottes de terre dans les pots d'échappement. Des fouines et autres blaireaux placent des pierres bien pointues sous les pneus des voitures. Des plus petites, seulement ; pour les motos et les tracteurs, on se contente d'uriner sur les sièges, après les avoir lacérés à pleines dents. Ces rongeurs ont l'esprit vengeur. Ils repensent avec admiration au récit du grand tétras. Et ils rigolent d'avance des conséquences de leurs actes sur ces automobiles que tous les animaux, en général, détestent. Selon eux, elles conduisent toujours d'une façon ou d'une autre à la mort. A la leur.

A propos de mort, voici qu'au vu du désordre ambiant et, surtout, des exploits des sangliers, les hommes sortent enfin de chez eux, plus armés que jamais. Bientôt suivis, puis précédés, du Gros Marcel qui vocifère. C'était prévisible. Ils cherchent puis appellent leurs chiens, mais ceux-ci ont disparu. Dans quelques temps, ce sont les viandards de la ville qui vont arriver les uns après les autres, s'installer sur le parking du cimetière, au bord des champs, et sortir leur artillerie de leurs coffres. Prévisible aussi en ce dimanche, jour du seigneur, jour du saigneur. Voici d'ailleurs que le clocher de l'église se met à sonner, comme pour appeler à leur secours le dieu des humains.

Les sangliers font une pause et examinent la situation. Leur émeute risque de toute évidence de se trouver bientôt cernée, et ceci par deux bandes de chasseurs en arme dont la plus nombreuse, celle des villageois, est de très mauvaise humeur.

Et encore, ces villageois n'ont-ils pas eu le temps de constater une catastrophe supplémentaire : profitant de la confusion générale, de vastes cohortes de souris, de mulots et de campagnols, mobilisées pendant la nuit, se sont en effet jetées sur tous les grains et toutes les farines qu'elles peuvent trouver dans les hangars et les placards. Ils n'ont pas remarqué non plus qu'un chacal doré, venu d'on ne sait où, en clandestin, rôde autour du village à pas de loup. On croyait par ici son espèce éteinte depuis longtemps. Or le voici qui passe d'une meute de chiens à l'autre, qu'il se concerte avec eux, leur glisse comme des mots d'ordre. A-t-on aperçu aussi ces deux lynx, depuis longtemps invisibles eux aussi, et autour desquels les chats surgis d'un peu partout se sont plus ou moins rassemblés avant de les suivre dans la forêt pour ne plus réapparaître de la journée ?

Mais voici que sur le front des sangliers, qui ont entrepris de se replier prudemment vers la forêt, la situation se dégrade. Les chasseurs se sont eux aussi concertés. Les uns se plaçant à l'affût, les autres se répartissant en trois battues, ils ont réussi à encercler une partie de la horde, à savoir les plus vieux sangliers, ceux qui n'ont pas pu courir assez vite. On entend un peu partout le cliquetis des fusils que l'on charge avec du gros calibre. La partie semble perdue pour les vieilles soies qui, allant et venant entre les hautes fougères des pré-bois, se regardent d'un air désespéré en secouant leurs défenses devenues inutiles.

Mais c'est sans compter sur deux contre-attaques inattendues. Celle, d'abord, de nuées de corbeaux qui attaquent en piqué, bec en avant et en visant les yeux, tout chasseur qui s'apprête à tirer ; le temps d'un juron, ils sont déjà repartis se camoufler dans les arbres. L'autre est plus sidérante encore. Les chiens, en meutes ameutées, accourent. Ils encerclent les chasseurs qui encerclent les sangliers. Les geais, postés sur les arbres qui surmontent la scène, ne savent plus qui alerter, ni en quelle langue chanter. On entend une série de jappements, le chacal sans doute, et aussitôt les chiens se jettent, gencives retroussées, crocs en avant, sur les mollets et les gorges des chasseurs. Ceux-ci peinent à y croire, se débattent comme ils peuvent, crient des ordres, d'abord inutiles. Puis à coups de crosses et de bâtons ramassés en urgence, ils frappent violemment les chiens qui couinent de douleur et finissent par se calmer, puis à se coucher à leurs pieds, parfois en gémissant, d'autres en leur léchant les mains, pendant que d'autres grognent encore. Les possibles « agents doubles » ne le sont pas restés longtemps ! Les hommes ont eu peur, mais pas longtemps non plus. Ils se sentent rassurés de savoir que quelques animaux leur obéissent encore.

* * *

Pour finir, hommes et chiens s'en retournent au village, le moral en berne. Ils laissent là les vieux sangliers, les vieilles laies, que les jeunes rejoignent bientôt en poussant des grognements de triomphe. Fourmis, mouches, abeilles et guêpes, souris, mulots et campagnols mettent fin à leurs orgies pour aujourd'hui, connaissant le chemin pour demain. Vaches et chevaux, poules, dindons, canards et oies se sont dispersés, mais nul ne sait comment les rattraper. Et quand les humains veulent se rendre dans les villages environnants pour donner l'alerte et demander de l'aide, leurs véhicules refusent de démarrer ou tombent en panne les uns après les autres. Il en va de même de ceux des citadins du dimanche, sabotés à la va-vite eux aussi pendant la traque des sangliers. Et, par téléphone, personne en ville ne veut les croire. Surtout un dimanche.

L'après-midi venu, alors que les villageois font l'inventaire des dégâts, se morfondent et s'inquiètent pour la suite, les animaux de la forêt ont choisi de se reposer. Les cerfs et les chevreuils, trop pacifiques et conscients de n'avoir pas fait encore grand-chose d'utile, s'en vont collecter des provisions de bouche en vue de la réunion du soir que tous attendent avec exaltation.

Mais il faut parler encore de la pie, à qui rien n'a échappé des événements de la matinée, et qui a cherché elle aussi le moyen et le moment d'intervenir. La pie qui s'est dit qu'une violence bien ciblée permettrait peut-être d'en éviter d'autres, plus incertaines. Ces derniers jours, en voletant à travers le village et tout autour, elle a observé le comportement du Gros Marcel. Quand il part travailler aux champs, laissant sa madame à la maison avec leurs deux enfants, il y retrouve assez souvent une autre madame, la femme du garagiste. Quand ils sont bien sûrs l'un et l'autre que personne ne peut les voir, ils se font des bises et vont s'enfermer dans une ancienne grange abandonnée, située à l'écart des habitations. Ils en ressortent un peu plus tard, se faisant encore des bises, après quoi chacun part dans une direction différente. La madame du garagiste est sensée s'occuper des commandes de pièces détachées et des factures de son mari. Mais, le reste du temps, elle semble surtout s'ennuyer et la pie a remarqué qu'elle écrit aussi de longues lettres qu'elle va déposer, en les cachant bien, sous une grosse pierre plate derrière l'église. En rentrant des champs, le Gros Marcel ne manque jamais de faire un crochet par là et d'y relever ce courrier très spécial. Un courrier amoureux, sans doute, avec l'indication du prochain rendez-vous à la grange, sans doute aussi, et qu'il s'empresse d'aller lire en rougissant comme un jeune homme à l'ombre d'un proche platane avant de le plier et de l'enfourer dans la poche de sa veste.

La pierre est évidemment bien trop lourde pour que la pie puisse s'emparer de ces lettres. Mais aujourd'hui, en fin de matinée, pendant que le tohu-bohu est à son comble, elle décide de suivre de loin le Gros Marcel. Elle le voit se poster à l'affût des sangliers après qu'il ait eu fini d'organiser les battues. Le soleil et l'excitation lui ont donné chaud, la sueur coule sur son front et sur sa nuque grasse. Il observe avec inquiétude les corbeaux qui tournicotent au-dessus de lui. Il a ôté sa veste et l'a accrochée sur une branche. En deux ou trois coups de bec, la pie a vite fait de fouiller ses poches, d'y trouver l'une des fameuses lettres et de s'en saisir. Il ne lui faut alors que quelques battements d'ailes pour se rendre au village, tourner autour de la maison du Gros Marcel et y repérer une fenêtre ouverte, celle de la chambre des enfants. Ceci fait, il ne lui reste qu'à suivre le couloir et à venir déposer la lettre sur la table de la cuisine. La madame finit justement d'y éplucher des carottes pour le déjeuner tout en hurlant des consignes aux enfants pour qu'ils tentent de débarrasser la

maison des fourmis et des mouches qui s’y trouvent encore. Comme il en reste beaucoup, elle hurle beaucoup aussi, et elle est à ce point affairée qu’elle ne remarque pas la pie, d’ailleurs aussitôt repartie par la même fenêtre et déjà postée aux alentours pour étudier la suite des événements.

Dix minutes plus tard, la madame du Gros Marcel sort de chez elle et se dirige d’un pas plus que vif vers la maison du garagiste. On y entend des cris, des menaces. Et une heure plus tard, lorsque les hommes reviennent de leur chasse manquée en regardant de travers leurs chiens qui les suivent, les oreilles basses, la queue entre les jambes, c’est vers le garagiste que la madame du Gros Marcel se dirige. Elle le prend à part et lui expose en serrant les dents tout ce qu’elle a sur le cœur.

* * *

La nuit tombe doucement sur la clairière, comme elle le fait toujours à la même heure, ou à peu près.

- « Encore heureux qu’elle tombe doucement ! », commence Major, mais personne ne l’écoute. On veut surtout parler de l’extraordinaire journée que l’on vient de vivre, et préparer celle du lendemain.

Tous les animaux de la forêt sont là. Mais pas seulement eux. Vaches et chevaux, poules, dindons, canards et oies sont venus en masse, eux aussi ; ce sont tous ceux, et ils sont nombreux, que les hommes n’ont pas réussi à capturer et ré-enfermer dans l’après-midi. Des ânes les ont rejoints, qui se sont libérés sans l’aide de personne. Major admire et célèbre joyeusement la présence de ces nouveaux amis – « *tous ceux qui marchent à quatre pattes ou qui battent des ailes* », ne peut-il s’empêcher d’ajouter.

- « N’oubliez pas les insectes ! », bourdonne un essaim mêlé de guêpes, d’abeilles et de mouches. On s’agite aussi du côté des hautes fourmilières, où quelques retardataires viennent déposer sans relâche les dernières aiguilles de sapin de la journée.

Le grand tétras salue quant à lui l’arrivée d’un troupeau de moutons, ainsi que de quelques cochons un peu intimidés de se trouver en compagnie de tant de sangliers. On réalise que les uns et les autres avaient été un peu oubliés au fil de la matinée. Mais voici qu’une dizaine de chiens, que personne n’attendait plus, sortent de l’ombre et expliquent :

- « C’est nous qui les avons libérés en début de soirée et qui les avons guidés jusqu’ici. Nous savons comment pousser les verrous et ronger les attaches. Les autres chiens ont fait le choix de leurs gamelles et de leurs niches. Mais nous, nous en avons assez des coups et de la servitude, et nous avons décidé de retourner à la vie sauvage ! »

- « Et nous aussi avec eux ! », confirment les moutons et les cochons.

Chacun les félicite et, pour finir, tous se congratulent d’être enfin réunis comme ils le sont ce soir. Seuls les chats ne sont pas là, on ne sait jamais où ils se trouvent. Puis on s’installe en larges cercles afin d’entamer les discussions.

Mais, alors que le grand tétras propose que chacun s’exprime à tour de rôle et que tous s’écoutent, on entend au loin, du côté du village, claquer un coup de feu. L’inquiétude, aussitôt, gagne l’assemblée. Et si les humains préparaient leur revanche, déclaraient la guerre ? S’y préparaient ? On murmure, on piétine, on bat des ailes. Mais soudain, surgie du ciel déjà piqué d’étoiles, la pie vient se poser sur le dos de Major.

- « Ce n'est rien », dit-elle un peu essoufflée. « Rien d'autre que le garagiste qui vient de tirer une rafale de chevrotines dans les genoux du Gros Marcel ! »

- « Eh bien, s'ils se mettent à se chasser les uns et les autres, et qui plus est en commençant par le pire d'entre eux, nous allons avoir la paix pour quelques temps », se réjouit Major au milieu du soulagement général.

Et la réunion peut maintenant se dérouler sans plus d'embuches. On devine qu'elle va occuper les animaux une bonne partie de la nuit.

La nuit, c'est le temps qu'il faut pour que les génies de la forêt se manifestent à leur tour, sans que personne ne les remarque. Qui sont-ils, ces humanoïdes rendus si longtemps invisibles aux yeux des hommes et même des animaux ? Elfes, gnomes, trolls, farfadets, satyres, vouivres, sylphes et sylphides et autres ménades et silènes : tous vivent depuis des siècles cachés dans les grottes, derrière les cascades, sous les fourrés, les vieilles souches, le plafond des palais de mousse. Ils se nourrissent de champignons dont ils utilisent aussi les très longues ramifications souterraines pour communiquer et converser avec les êtres mythiques de toutes les forêts du monde.

Ils restent à distance de l'assemblée des animaux mais ils écoutent ce qui se dit. Et par eux, l'information sur ce qui se passe ici se diffuse à tous les autres génies et à tous les animaux. Bientôt les chasseurs seront chassés de tous les lieux où ils sévissent, les forêts retrouveront la paix et le respect mutuel régnera entre tous les animaux qui y vivent.

Tel est en tout cas le rêve éveillé du grand tétras qui a appris, du fond de sa solitude, à découvrir la présence des génies et à déceler l'étendue de leurs pouvoirs. Plus tard dans la nuit, il quitte les animaux qui discutent encore un peu en s'assoupissant les uns après les autres.

Il s'éloigne dans les fourrés, suivi des deux jeunes lynx dont les yeux étincellent et percent la pénombre.

Haut-Crêt. Janvier 2022

FRÉDÉRIC JÉSU

**CONTES POUR LES ENFANTS
CHASSONS LES CHASSEURS!**

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : frederic-jesu.net

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2022

Paris, 2022

ISBN 979-10-394-0614-7